

Ceci n'est pas un conte

Roch Carrier

Volume 12, numéro 1-2, avril 1976

Conte parlé conte écrit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036625ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036625ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrier, R. (1976). Ceci n'est pas un conte. *Études françaises*, 12(1-2), 85–89.
<https://doi.org/10.7202/036625ar>

Ceci n'est pas un conte

Roch Carrier

Cher Ami,

Me pardonneriez-vous le retard de cet essai sur le conte ? Je l'avais pourtant entrepris depuis plusieurs heures, m'efforçant de définir ce genre *littéraire*, s'il en est un. Et je fus appelé à la porte où mon confrère homme de lettres — le facteur — me réclamait une signature.

Revenant à mon brouillon, pour renouer le fil de mes idées, je relus les dernières lignes de mon texte : « À certaines personnes incapables d'accepter la réalité telle qu'elle est, ou même de la saisir telle qu'elle est, le conte peut apporter un dérivatif, une inoffensive distraction ».

Ce n'est vraiment pas ce que je pense du conte. Tout mon essai, jusqu'à ces lignes, disait le contraire. Un conte, qu'il soit folklorique ou écrit de la veille, qu'il soit comique, fantastique ou poétique, loin d'être un véhicule d'évasion est plutôt un instrument qui donne un regard plus profond. Le conte est une forme de perspicace conscience. C'est un éclair de grâce pendant lequel le lecteur et l'auteur ont le pouvoir de traverser les murs, d'apercevoir en même temps l'envers et l'endroit, hier et demain. Le conte a conscience de tous les possibles. Le conteur sait que les hommes n'ont pas encore vécu, qu'ils ne connaissent que peu leur vie. Le conteur échappe aux lois connues mais il se doute que son envol est temporaire, et c'est pourquoi il a dans les yeux un peu de la tristesse de Poe. La pomme de Newton tombe toujours vers le bas ; c'est ce que l'expérience a observé. Le conteur ne croit pas qu'il soit exclu que la pomme puisse aussi tomber vers le haut.

Il doute finalement de tout. Douter de tout, n'est-ce pas croire en tout ? Le conteur n'écrit pas, appuyé au pilier de la raison qui supporte l'ordre des choses ; il écrit tout simplement dans l'air — comme le trapéziste sans filet. À l'ordre, il préfère le grand désordre. C'est un primitif qui est forcé

d'apprendre l'écriture. Il l'utilise avec économie et habileté. Mais il reste toujours dans ses écrits une nostalgie de la langue parlée, il reste quelque chose d'une civilisation orale. Le conteur sait qu'il est le dernier d'une longue tradition. L'histoire qu'il écrit n'est que l'écho lointain d'une histoire qui, sous un ciel noir quelque part, a été oralement.

Voilà, en résumé, ce que j'avais écrit au sujet du conte avant l'étonnante phrase que j'ai citée plus haut. Après m'être relu, je décidai de la biffer; elle avait été probablement écrite pendant un moment de rêverie. Le conteur est le dernier homme qui ait encore le droit de rêver. L'insidieuse petite phrase m'avait cependant un peu troublé; je m'attachai à poursuivre ma tâche. Je commençai à raconter que j'ai déjà écrit des contes, que j'en écris encore dans mes romans et à l'extérieur de mes romans; l'envie d'écrire un conte me prend parfois, comme l'envie de plonger dans un lac d'ombres ensoleillé. Je commençai à raconter que le goût du conte me vient de l'enfance — une enfance campagnarde sur laquelle ne régnait pas encore la télévision. Les villageois n'avaient pas encore perdu le sens de la parole. Parler était un grand jeu sous la nuit du bon Dieu comme sous son grand soleil. Se tenaient en des points — presque sacramentels — du village des tournois de la parole. Ceux qui valaient quelque chose se devaient d'y participer. La victoire n'y était jamais acquise ni définitive. Les tournois duraient parfois une vie et je sais que les fils reprenaient les tournois que les pères avaient dû quitter. Enfant, j'écoutais. Une grande partie de ce que je crois savoir sur les hommes me vient de là. Écoutais-je? J'étais enchanté. Je me trouvais à la source du conte, à ce point où la parole surgissant du quotidien devient une réalité qui se suffit à elle-même. La parole jaillissait de la réalité pour la recréer, la recolorer, pour apparemment la corriger et lui conférer une existence qu'elle ne pouvait avoir *sans avoir été parlée*. Entreprise éphémère? farfelue? compensation d'impuissants? Entreprise légère que ce « grand jeu de mots »? Les contes d'Ulysse ont duré plus longtemps que les villes de pierre où on les a entendus. Devenu

homme, je sais que la vérité des villageois se cachait et se montrait beaucoup plus dans leurs contes que dans leurs entreprises de tous les jours, que dans leurs tâches, dans les pierres de leurs champs et dans les arbres de leurs forêts. Le conte dépasse le regard, dépasse le temps, dépasse le souvenir. Ulysse est probablement plus vrai dans ses contes de menteur que dans sa vie.

J'essayai de développer en quelques pages ces intuitions sur le conte. Le téléphone sonna : C'était vous, cher ami, qui veniez me menacer de refuser mon article à cause de son retard. Vous vous rappelez, j'ai dû plaider ma cause avec beaucoup d'énergie. Je vous ai redit ma longue fréquentation du conte. Je vous ai affirmé mon admiration pour le Diderot de « Ceci n'est pas un conte » qui est, selon Balzac, le chef-d'œuvre du conte. Je vous ai parlé de Marguerite de Navarre, de Pouchkine et de Gorki, d'Ambrose Bierce et de Daniel Boulanger, de Beaugrand-Champagne, de Faucher de Saint-Maurice et de certaines *novellas* italiennes, de Boccace, d'Alphonse Allais et de la mythologie grecque. Je vous ai submergé sous un Niagara de noms et de titres qui résument ce que la littérature a fait de plus ailé, de plus révélateur, de plus insoumis, de plus fertile. Le conte est un instant de super-conscience, vous ai-je dit. Donner à un instant d'ombre une lumière d'évidence, voilà ce que réussit le conte ! Mon enthousiasme vous a convaincu d'attendre. Après avoir racroché le combiné, je retournai à ma tâche avec conviction. Où en étais-je ? Je relus le dernier paragraphe : « Les conteurs sont des autruches qui se cachent la tête dans le sable des mots. Ils s'enlisent peu à peu dans des fabulations dont les mécanismes sont depuis longtemps aussi connus que celui de la bicyclette. Le conte est un maquillage appliqué sur le vide ». Cette diatribe s'allongeait sur plusieurs lignes encore. Il était question un peu plus bas de « cirque aux numéros truqués ». Je m'affaisai d'étonnement. Avais-je écrit cela ? Je l'avais écrit, oui, je l'avais écrit : les mots étaient là, devant moi, tracés selon ma calligraphie avec la mine de plomb de mon crayon. Pourtant c'était le contraire de ma pensée qui était fixé dans les mots que je venais d'écrire. Ne

serais-je plus capable de traduire en mots ce que je... Ma pensée m'échappait-elle ? À la vérité, j'ai un amour privilégié pour le conte.

À un moment de ma vie, je considérais ma journée ratée si je n'avais pas écrit un conte. Je n'avais pas écrit un conte : je n'avais pas vécu. Écrire un conte était alors un moyen de m'approprier une parcelle des pays que j'aimais et une façon de devenir moins étranger à moi-même. C'était une petite magie où le passé et l'avenir s'unissaient dans un présent que j'essayais de déchiffrer. C'était aussi une route pour voyager dans les pays de l'écriture. La prose ne peut aller plus loin qu'au bout du conte. Écrire un conte est aussi une manière hasardeuse de ne rien inventer. Il est rare que le conteur ne rencontre pas au hasard de ses lectures qu'un prédécesseur a écrit ce conte qu'il a signé de son nom. Le conteur comprend alors qu'il a participé à une expérience de communication mystérieuse qui l'étonnera plus que la plus belle trouvaille de son conte. L'auteur de contes est un homme étonné.

Voilà ces notes dont j'aurais souhaité développer les idées — idées ? — plus longuement et moins confusément. Dès que je m'absentais de mon papier ou si je levais la tête pour réfléchir les yeux fermés selon mon habitude, je trouvais à mon retour des mots écrits selon les particularités de ma calligraphie mais qui, je le jure, n'avaient pas été tracés de ma main. J'étais fermement assuré de n'avoir pas écrit ces phrases et pourtant elles étaient de mon écriture. Heureusement, une après-midi, je l'ai surpris. Je l'ai vu. Je l'ai surpris sur le fait. Mon crayon. Mon crayon de bois à la mine de plomb. Debout, oblique sur le papier, sans s'appuyer entre mon pouce et mon index, il gambadait comme le petit chapeyron rouge le long des lignes de mon papier. Je m'approchai sur la pointe des pieds. Mon crayon écrivait. Je me penchai, comme on se penche par-dessus une épaule — qui n'était pas là. Je lus : « CONTE : il était une fois un cheval qui n'avait que trois pattes mais dont les sabots étaient en or. Son maître, qui était unijambiste, était un homme très riche. Il entreposa donc le cheval aux sabots d'or dans un coffre-

fort new-yorkais avec ses autres valeurs. Ce jour-là, le cheval pleura. Le soir, le maître unijambiste ressentit une légère douleur à son pied qu'il alla examiner sous la lampe. Quelque chose poussait sous son pied. Il devina bientôt que cette petite pointe dorée qui sortait de la plante de son pied deviendrait un sabot en or semblable à ceux de son cheval. Il décida donc d'aller rejoindre son cheval dans le coffre-fort new-yorkais. Et le cheval ne pleura plus ».

Cela continuait, l'histoire se déroulait à mesure qu'avancait le crayon, mon crayon. Sans que j'y touche, le crayon — puis-je dire mon crayon ? — a couru ainsi pendant deux jours sans arrêt, seul. Puis il s'est arrêté. Après trois cents pages. J'ai fait voir ce curieux manuscrit en taisant les circonstances particulières qui ont entouré sa réalisation. L'on m'a assuré que je n'ai jamais rien écrit de supérieur et qu'il faut en hâter la publication. Vous comprendrez que, devant ces faits, je n'ai guère l'esprit à dissenter, c'est pourquoi je m'excuse, Monsieur l'Éditeur responsable, de ne pouvoir vous fournir l'article promis...